

La cause des oubliés

Amen Hountondji

Volume 16, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/900656ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/900656ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hountondji, A. (1990). La cause des oubliés. *Revue des sciences de l'éducation*, 16(1), 128–134. <https://doi.org/10.7202/900656ar>

La cause des oubliés

L'élan qui pousse à s'élever vers une cause noble est parfois de nature irrésistible. La cause qui affirme sa singularité sur le plan du mérite n'est jamais des plus faciles. Celle des oubliés s'inscrit de manière irréversible dans les annales de l'histoire et des sciences sociales, en les marquant, comme d'un sceau, de ses critiques incontournables pour la justice et le devenir de l'être humain tout entier. Elle réunit les profondeurs de la nature de l'être humain, en même temps que ses insuffisances et ses illusions politiques, tandis qu'elle affiche un extérieur multiforme qui s'étend jusqu'à la charnière des possibles humains. Oui, il s'agit bel et bien là de «la cause des oubliés»!

Comme par ironie du sort, nous allons d'abord sortir la cause (ou les causes) des oubliettes. Le fonctionnement de la mémoire suit invariablement un processus psychophysiologique dont la description ou les causes ne sont vraisemblablement pas perceptibles de façon explicite. Le sens des oublis multiples des hommes et des femmes, pouvant aller de l'inattention jusqu'au mensonge ou à l'amnésie, ne saurait être parfaitement pénétré en se limitant au caractère de leur objet ou à la description de leurs mécanismes physiologiques. Hier, en oubliant son parapluie, Épiphane n'avait certainement pas peur d'être surpris par la pluie, ou alors il se doutait qu'un soleil aussi beau laisserait peu de place à une éventualité météorologique désagréable. En oubliant son manteau, Sophie a eu affaire à l'hiver

glacial — «ordre cosmologique» — autant qu'à l'ordre social, qui aurait peut-être pu lui permettre d'en emprunter un, à moins que ce ne soit justement à l'oubli, à cette faillite de Sophie qu'il en veuille.

Ce n'est pas un manteau que Victor Hugo avait oublié; certainement le champ de ses oublis était vaste, mais nombre de critiques aiment y reconnaître ce qu'ils appellent son «ingratitude» envers ses maîtres qu'il aurait qualifiés d'incompétents. Mais le fier Victor Hugo était un génie; son sort était, en un sens, et quoiqu'à une autre échelle, de l'ordre de celui du physicien Einstein, qui dut quitter toutes les écoles existantes de sa région, écoles dont il ne conseilla pas l'enseignement à ceux qui voulaient de ses conseils, et où lui-même avait d'ailleurs pu échouer. Si le modeste emploi du Bureau des brevets de Berne lui paraissait d'abord convenable, c'est finalement en niant l'école qu'il en a élargi, de façon géniale et historique, le contenu et la qualité de l'enseignement. L'école, en trouvant une place dans les propos que voici, a aussi ses oubliés. Je me souviens de cette magnifique conférence que fit le physicien Kästler (l'un des chefs de file de la physique contemporaine et prix Nobel) au Palais de la Découverte à Paris, voici un bon nombre d'années, sur la vie et l'oeuvre d'un autre grand physicien: Sady Carnot.

La réhabilitation historique de l'oeuvre de Sady Carnot, dont la publication fut posthume, le resituait parmi les maîtres de la thermodynamique: toute polémique sur son influence mise à part, et à quelques mots de vocabulaire près, son oeuvre (réaffirmait le physicien conférencier) constituait un traité moderne de thermodynamique. Et si Rimbaud le poète devait un jour dire «adieu au monde» et à l'école, avant de les quitter, il n'en a pas moins exprimé une révolte contre la société dans son noyau familial ainsi que dans son essence et son organisation globales: refus de la société mené «au seuil de la démence»; refus de l'école (intérêt pour cette dernière qu'auparavant il reprochait silencieusement à sa mère de ne pas encourager, en interrompant ses lectures tardives); refus de toute la poésie qui fut avant lui, excepté celle de Baudelaire, «le roi des poètes», et celle de Victor Hugo, qui passait à ses yeux comme tolérable; refus enfin de la société, jusqu'au seuil de l'homosexualité.

Mais si Rimbaud ne fut poète que pendant quatre années, au bout desquelles il regretta presque ses «espèces de romances», au-delà de sa poésie, la question sociale qu'il pose ne manque pas d'intérêt. Si son homosexualité n'a rien d'enviable et si la courte durée de son travail poétique est peu souhaitable, vis-à-vis de la société, son attitude fixe une empreinte qui ne peut être celle de l'innocence. Tandis qu'Éphiphane oubliait son parapluie, Sophie son manteau, Claire l'état de ses cheveux, le directeur son école, et, peut-être, le savant sévère sa grosse tête, d'autres oubliaient de se marier, comme de prendre leur café du matin, ou de faire la révérence usuelle attendue par le roi, ou encore d'embrasser le monde, la vie, le bonheur, tout...! Du chantier des «choses oubliées» émerge le monde des êtres oubliés, vaste univers d'opprimés et d'opresseurs, dont la nature des rela-

tions est au moins duale, car nous postulons la possibilité d'un troisième ordre, en brandissant notre «cause des oubliés».

L'analyse des choses oubliées ainsi que leur situation dans un contexte social s'avère parfois de nature profondément psychanalytique. La psychanalyse découverte par Sigmund Freud n'est pas des matières les plus aisées, et, dans ses imperfections même, en appelle au travail incessant. Bien qu'il mit en relief, comme il se doit, la notion de cause dans son approche psychanalytique des phénomènes, ce qu'il situa, comme méthode et comme remède, relève d'une psychanalyse qui se veut individualisée; nous aimerions par ces lignes et pour raison de clarté désigner sous le nom de médicales cette nouvelle approche et ces méthodes introduites par Freud lorsqu'elles restent fidèles à l'esprit de ce créateur.

En effet, la psychanalyse n'est pas morte avec Freud, et, même de son vivant, les conflits de notoriété mondiale occasionnés par les différends des grands maîtres sur la Psychanalyse témoignent à la fois de la complexité de cette nouvelle matière et de la diversité de ses orientations possibles. Si Freud, Jung et Adler s'étaient réconciliés de leur vivant, les champs de la psychanalyse seraient de nature à la fois cohérente et multidimensionnelle. Mais les oubliés de ces ruptures n'étaient ni Freud, ni Jung, ni Adler, ni même peut-être leurs patients respectifs; et encore moins cette science en formation qui s'avère à la fois délicate et généralisable. C'est ici un postulat essentiel: la psychanalyse de Freud entre, comme cas particulier, dans une science psychanalytique plus générale dont les orientations sont des combinaisons plus ou moins accentuées d'essences médicales (comme le voulut Freud), sociales ou politiques. La recherche se poursuit tant dans la science psychanalytique médicale qu'en psychologie et en médecine. Elle en est à la fois l'expression de l'imperfection et le seul remède salutaire. L'existence en France de cinq écoles de psychanalyse (dont l'École freudienne) n'est pas un fait anodin. Pour le mathématicien, l'existence en mathématiques de nombre de spécialisations possibles, spécialisations que les plus grosses têtes sont capables de maîtriser plusieurs à la fois, traduit néanmoins un fait hors de toute polémique sur leurs fondements. Les ruptures psychanalytiques vont au-delà de telles pluridisciplinarités; il leur faut se situer en tant que ruptures d'ordre épistémologique, afin de conserver, bien entendu, l'esprit scientifique d'une matière qui veut se rendre cohérente ou généralisable. C'est au niveau de l'insuffisance théorique qu'il faut situer cette rupture entre le médical et le social dans une telle réflexion d'ordre psychanalytique, en s'attendant souvent, dans un cadre bien déterminé, à une rupture d'ordre épistémologique entre le social et le politique. Les champs restreints de ces expériences psychanalytiques, voire antipsychiatriques, sont des champs irremplaçables dans le cadre humain, relativement aux ensembles radiophoniques et aux portées de radar. C'est contre le bonheur, et contre la nature et l'esprit même de ces efforts scientifiques. C'est une chose sûre que la vie se maintient avec quelque chose de spécifique à soi, quelque chose «qui fait exister», quelque chose qui fait «soi» dans la houle innombrable des nations et des groupes immenses

avec lesquels on ne peut alors jamais être confondu. L'individualité que nous impliquons dans une conception freudienne de la psychanalyse est une chose essentielle en ce qu'elle exprime la santé, le bien-être et le bonheur au niveau de l'individu, «celui qui est en face de soi», ou, en un sens, de chaque individu. Elle se conçoit comme fondamentale dans toute approche freudienne de la psychanalyse, que nous avons caractérisée comme médicale, conformément à ses ambitions et à ses objectifs, et ce malgré l'esprit de révolution scientifique sous-jacent au travail de Freud. Au-delà de ces quelques considérations sur les ambitions et les objectifs de l'esprit de la psychanalyse de Freud, il faut reconnaître de façon inéluctable que la vie de «l'individu qui est en face de soi» n'est possible que si cet individu possède bien quelque chose de spécifiquement à lui. Il faut ajouter (cela est important!) qu'aucune exploitation politique n'est possible au niveau de cette affirmation.

L'individu est biologiquement spécifique (Claude Bernard l'a découvert), mais aussi il continue de vivre en restant spécifique et en gardant quelque chose du spécifique qu'il possède. Médecin, on l'est ou on le devient par des études générales qui ne restent efficaces qu'en reconnaissant l'individualité. C'est essentiellement la cause de l'être humain en tant qu'individu qui se veut honorée dans toute approche médicalement thérapeutique ou médicalement préventive. Une approche conserve sa valeur médicale (dans un sens heureux!) en ménageant, en plus du groupe, et de façon essentielle, l'individu. Mais si Freud a fourni la base de la science psychanalytique, c'est-à-dire l'essentiel de ses théories, avec un certain nombre de preuves expérimentales, en soulageant «l'individu en face de soi», et si l'esprit de toute la médecine reste après tout un hommage à la vie, à la longévité et au bien-être, c'est, comme il se doit, dans un champ d'analyses à la fois plus spécialisées et plus générales que se bâtiront ces finalités pour le meilleur! Freud n'est pas mort en ce sens qu'il a marqué d'un sceau une discipline dont il est le père. Mais la psychanalyse serait morte avec lui si ce travail consistant n'était continué, de fait, par les recherches diversement effectuées par des esprits nouveaux. L'acte social dépasse le cabinet médical et se produit le plus souvent hors des cabinets ministériels.

C'est de l'avant de ma salle de classe que, pendant l'année scolaire 1984-1985, j'avais réussi, par un échange de quelques paroles (des mots d'un côté, des gestes de l'autre) à faire descendre de lui-même, du «toit du suicide», un élève qui ne s'était pas précipité vers le bas. Je ne me suis pas trompé en exprimant, à l'un de ses camarades qui accourut, sympathique et confiant, me demander ce qu'il fallait faire pour son avenir scolaire immédiat, quelque désengagement: je laissai la décision au directeur de l'établissement où j'étais professeur.

En 1987-1988, c'est dans la rue que, conscient des risques de mépris et d'attitudes potentiellement agressives, j'empêchai un psychopathe de s'alimenter littéralement dans la poubelle. Si, dans cette même ville d'Afrique où le contexte social ne peut être que condamnable, je n'ai pas eu la surprise d'un événement

analogue pendant plus d'une année après celui-ci, j'en ai malheureusement surpris, au dernier trimestre de 1988, (pas le même psychopathe, c'est vrai, à la date où j'écris ces lignes), encore un qui, au même endroit, au bord de la rue, s'alimentait littéralement de poubelles.

Ici la fonction médicale est inséparable de la fonction sociale, et cette fonction sociale, si elle échouait systématiquement, mettrait en relief une rupture sociopolitique incontournable.

C'est alors qu'il faut faire vite, car si la conception d'un phénomène politique ne peut être raisonnable que si elle est de nature dynamique (par opposition à statique), dans un même système politique (dont aucun n'est parfait), la marge des réformes, des redressements, des «révolutions internes autorisées» est parfois suffisante (et parfois de façon relativement cohérente) pour corriger les erreurs, faire respecter la justice, faire réhabiliter les faibles ou les opprimés. Ce sont alors des processus d'actions nobles qui obtiennent le mérite interne d'actions et de mouvements favorables à la paix, dans un monde où la connaissance de l'être humain, et corrélativement, la psychanalyse, la psychanalyse freudienne, la psychologie sociale, et nombre d'autres approches contribuent à l'équilibre social ainsi qu'à celui entre les nations, en honorant l'être humain. Un chapitre sur la cause des oubliés aurait pu constituer une plaidoirie exclusive pour les peuples défavorisés, dans le sens à la fois international et politique du terme.

Une telle plaidoirie aurait sa signification (évidemment légitime) économico-politique. Mais la cause que nous soutenons ici est de nature fondamentalement plus générale. Les oubliés que compte le tiers monde sont d'autant plus nombreux que les efforts de redressement sont orientés ailleurs que là où il faut. Le quart monde ne définit pas l'intégralité des oubliés que s'est constitués l'Europe.

La dimension économique des «oubliés condamnables» est une accusation claire du fait social. D'autres dimensions le sont aussi, inéluctablement, parfois moins clairement.

La cause des oubliés s'inscrit irréversiblement au-delà de toutes les frontières, profondément enracinée dans chaque peuple, car parmi les instincts de cohésion des nations et des groupes, certains instincts inébranlables imprègnent l'espace de leur teneur dans une cohésion des groupes sans frontières en ce qu'ils respectent l'être humain et définissent des valeurs universelles.

Non, les oubliés, ce sont aussi les victimes des technologies mal adaptées ou mal contrôlées; ce sont, comme les «jouets» des télévisions, ceux qui sont privés de parole effective ou personnelle, alors qu'on croit devoir parler d'eux. Les oubliés, c'est parfois aussi cette jeunesse fragile (le mot fragile est important) à la quête du bonheur et d'une maturité solide, mais qui a le droit de tituber, d'errer même, de se redresser promptement sans être gravement égarée, dans un univers qui, au lieu d'un accueil adéquat, ne lui fournit trop souvent que les violences incontrôlées de ses films, ou la dépravation des moeurs hissée dans ses

salles de cinéma (de sa télévision trop souvent aussi), ce qu'elle n'a pas toute la capacité d'appréhender avec un sens critique.

Non, les oubliés, ce sont les délaissés d'une justice sociale qui reconnaît la justesse de leur cause, tout en les abandonnant, de fait, car trop souvent, «la justice s'achète»; ou alors, en considérant des semblables comme différents tout en refusant de rendre justice à la différence.

Les oubliés ne sont pas toujours des oubliés d'une jungle reconnue comme telle, ce sont bien souvent les oubliés d'un ordre prétendu établi, qui parfois dénonce, au niveau des faits, ses propres lacunes, ses insuffisances, ses incohérences même, face à la réalité tangible que le progrès réel appelle de toutes ses forces!

Les oubliés ne resteront pas des vaincus éternels, car les forces humainement édifiantes qui ébranlent les ironies socialement violentes se puisent dans les profondeurs intarissables des élans vers la vie ou vers autrui. La notion de lutte est loin d'être inexistante dans la cause des oubliés. Mais elle ne se confond ni avec la jungle, ni avec des solutions militaires.

L'univers merveilleux où nous vivons est bien un patrimoine que l'on gère, revendique, autorise. Les oubliés de nos villages ont leurs problèmes et leurs réalités. Les oubliés des villes le sont parfois plus sérieusement et en plus grand nombre. La reconnaissance du fait absolument général de l'existence des oubliés de nos sociétés ou des autres sociétés n'est, en aucun cas, une raison qui autorise un tel oubli, en légitimant en somme leurs conditions. Plus rien ne serait à faire, et tout serait parfait. C'est une critique fondamentalement soutenue et irréversible qui s'inscrit ici entre ces lignes.

Si Freud, Marx, Proudhon, le Roi Salomon, tous sont des hommes, il faudrait s'étonner, *a priori*, de ces présomptions trop générales qui ont trop souvent identifié la perfection avec un seul homme. «Je n'en suis pas des moindres» vous répliquerai-je avec vigilance! Et, empruntant ici une expression de *La formation de l'esprit scientifique* de Gaston Bachelard: «Tu ne peux me convaincre que par ma propre raison.» Quel réalisme! Aussi, quelle mise en garde farouche contre les polémiques de laboratoire trop souvent transportées jusque dans les débats de rue! La réflexion du psychologue, du sociologue, ou du scientifique n'est, en aucun cas, un motif de démagogie sociale. Si l'homme qui réfléchit ou qui raisonne est aussi un homme après tout, la réflexion, notamment celle du scientifique, s'affranchit des limites de ce que le sens commun autorise, sans crainte de défier les frontières de la connaissance humaine et de l'universel.

Si, de cela il n'y a pas très longtemps (question de journalisme), un désordre politique dévoilait une face du visage social, par exemple lorsqu'une plainte officielle fut portée contre le ministre de la santé au Libéria par ses collègues, l'accusant de laisser circuler librement des psychopathes, provoquant ainsi une situation dangereuse, ailleurs, notamment à Abidjan, l'accusation d'un ordre social qui brime, devenait inévitable dans les faits: la poubelle n'est pas comestible! Les

grands voyages de Madame la Présidente de la République dans un but qui se veut humain en deviennent encourageantes. Ils porteront leurs fruits, à la mesure des mobilisations effectives qui y feront écho, plus généralement dans le sens du travail, de l'honnêteté et du respect des semblables.

Que la notion de désordre social corresponde à une réalité omniprésente n'est pas à séparer de la science des êtres humains.

Si les sciences qui se préoccupent plus particulièrement de l'être humain trouvent là matière à réflexion et des motifs de recherches intéressantes, elles sont, en réalité, complémentaires à toute recherche scientifique et à tout travail humain.

L'histoire du mathématicien Évariste Galois en est sans doute une remarquable illustration: premier au concours général de mathématiques en classe terminale, il refusa l'enseignement des classes préparatoires, pour préparer, en solitaire, les concours d'entrée aux grandes écoles scientifiques; il allait échouer à la fois à l'École polytechnique et à l'École normale supérieure. Chercheur d'un génie exceptionnel, c'est, après des secousses sociales et des rébellions contre l'organisation sociale, qu'en duel, pour une femme, il mourut à l'âge de 23 ans. Il laissa, par ailleurs, pour l'éternité, son nom à des chapitres entiers de la théorie des groupes, des théories mathématiques, à l'histoire des mathématiques!

Hountondji Amen